

L'année  
où Marilyn  
fit scandale

## DU MÊME AUTEUR

*Gaston, Bibiane et les ballons roses*, roman, Montréal, Carte blanche, 2009.

*Chisasibi*, roman, Montréal, Carte blanche, 2011.

RICHARD VÉZINA

# L'année où Marilyn fit scandale

R O M A N

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Couverture : Marie-Josée Morin

Mise en pages : Lise Demers

Révision : Tania Viens

Correction d'épreuves : Gilles Camerlain

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Vézina, Richard, 1941-

L'année où Marilyn fit scandale

ISBN 978-2-923107-96-7

I. Titre.

PS8643.E947A62 2014 C843'.6 C2014-941309-2

PS9643.E947A62 2014

ISBN PAPIER : 978-2-923107-96-7

ISBN PDF : 978-2-923107-97-4

ISBN ePUB : 978-2-923107-98-1

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2014

© Les Éditions Sémaphore et Richard Vézina

Diffusion Dimedia

539, Boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Qué), Canada H4N 1S2

Tél. : 514 336-3941

[www.dimedia.com](http://www.dimedia.com)

À Stéphanie, ma fille.



Tout de même s'imposait cette banalité : que ce qui est passé est passé, irrévocablement. Et conscience avait été donnée à l'homme pour ne le regretter que dans la mesure où cela pourrait changer l'avenir.

Malcolm Lowry  
*Au-dessous du volcan*





Un deuil immense venait de s'abattre sur mes treize ans. Tel un météorite percutant contre une plaine lisse, endormie. Son impact était majeur. Des pincements au cœur, des bouffées de tristesse, des attaques de mélancolie, j'en avais déjà eu : un ami qui s'éloigne, une sœur adulée qui se fait pensionnaire, un grand-père qui s'éteint. Mais là, c'était Jimmy, MON Jimmy, qu'on avait extirpé de ma vie. Sans ma permission, sans mon avis, sans qu'on eût au préalable fait le moindre geste pour me rendre moins pénible l'épreuve qui m'attendait. Par cette action brutale, par cette trahison abjecte, on avait fracassé la bulle d'innocence dans laquelle le p'tit gars que j'étais se prélassait depuis toujours.

Tout en félicitant ma mère pour l'excellence de sa cuisine, le gars de la Police montée s'était levé de table pour se diriger vers le chien qu'il nous avait livré quelques mois auparavant. Il repartait avec lui. C'est à ce moment-là que je leur avais faussé compagnie pour aller me tapir dans le champ de maïs qui jouxtait notre maison. Je m'étais dit qu'il me suffirait d'appeler Jimmy pour qu'il se libère prestement de son kidnappeur et me rejoigne dans ma cachette. J'avais la certitude que, dans ce crépuscule sombre d'automne, nul ne pourrait rattraper le couple de lévriers que Jimmy et moi formions.

Pour notre malheur, j'avais sous-estimé l'ennemi. Quand la porte s'était ouverte et que Jimmy était apparu suivant docilement son nouveau « maître », mon cœur, par son agitation soudaine, avait donné le signal. Il fallait passer à l'action, et vite ! Je m'étais levé et, sur la pointe des pieds, le nez collé contre la tête d'une tige de maïs séché, j'avais sifflé Jimmy. Il avait tourné la tête dans ma direction, s'était débattu, avait gémi. Une muselière l'empêchait de mordre celui qui tenait sa laisse d'étranglement. On filait

lâchement avec mon pauvre compagnon sans défense. En deux temps trois mouvements, le royal gendarme avait empoigné Jimmy pour l'installer sur la banquette arrière de sa voiture. La portière claqua. Je compris que le combat était perdu. Celui à qui revenait la sale besogne d'accomplir la volonté de mon père nous avait neutralisés. Jimmy, frénétique derrière les fenêtres grillagées, me fixait avec insistance. Rageant au milieu de mes sanglots, je me mis à mitrailler de pierres l'abominable ravisseur. Je le traitai de tous les noms : « voleur », « écœurant », « chien sale ». Si j'avais eu ma 22, je pense que je l'aurais descendu. Feignant de m'ignorer, il s'empressa de déguerpir. Un dernier obus fit voler en éclats le rétroviseur extérieur. Puis, ce fut le silence.

La poitrine en proie à des spasmes saccadés, je demeurai immobile un long moment. Je n'arrivais pas à reprendre mes esprits. La machination des comploteurs avait réussi. Je laissai tomber la pierre que j'avais choisie quelques instants plus tôt. Elle était lourde, elle aurait pu faire très mal. J'essayai les quelques larmes qui refusaient de sécher. Je levai les yeux vers une nuit épaisse et distante. Une déferlante de solitude, inédite, s'abattit sur moi. Je songeai de nouveau à Jimmy. Prisonnier dans sa cage, incapable de comprendre quoi que ce soit au malheur qui s'abattait sur lui, son désarroi devait être total. L'envie me prit de me payer une belle fugue.

Une voix douce, chaude, invitante, chanta mon nom. Je laissai passer quelques minutes avant d'abdiquer, et c'est grelottant de froid et d'émotion que je regagnai cette demeure que j'aurais souhaité voir disparaître en fumée. Le seuil de la porte franchi, l'odeur du cigare s'imposa. Je fonçai vers ma chambre, repoussant au passage la main d'une mère bienveillante, désireuse de me consoler. Épuisé, maudissant celui qui m'avait si honteusement trahi, je sombrai rapidement dans un sommeil agité. Nous étions en 1953. Honnir son père entraînait toujours la peine capitale dans l'au-delà, et Marilyn Monroe se préparait à faire la page couverture du premier *Playboy*.

\*\*\*

Jimmy était enchaîné au vieux pommier lorsque, pour la première fois, nos regards se croisèrent. Il s'était retrouvé là grâce à mon père qui, un beau matin, en eut assez de voir notre potager se faire saccager en toute impunité. Quelqu'un nous en voulait, et c'est la nuit, sous ma fenêtre, que cette personne malintentionnée assouvissait sa soif de vengeance. C'est que mon père, Achille Vadeboncoeur, avait des ennemis. Avec son attitude autoritaire et ses injonctions sans appel, il s'était au fil des ans montré fort habile à les collectionner. À Lachine, son influence sur les autorités tant civiles que religieuses était grande. Les opinions du principal d'école, du maître de chapelle, du Chevalier de Colomb, du président de la Caisse populaire et de la Saint-Vincent-de-Paul qu'il était, avaient du poids. On les sollicitait, et il n'avait nulle retenue à les claironner haut et fort. Et malheur à quiconque osait les contester. Il raffolait des flatteries, et sa vanité le portait souvent à n'agir que pour en susciter. Plusieurs s'étaient vus contraints de plier l'échine devant cet empereur autoproclamé : en revanche, certains parmi eux comptaient lui remettre un jour la monnaie de sa pièce. Donc, devant les abus répétés qu'un invisible vengeur faisait subir à nos plants de tomates, de concombres, de citrouilles ou d'autres cucurbitacées (les «cucus», comme les appelaient ses enfants), Achille Vadeboncoeur en eut un jour assez et décida de prendre le taureau par les cornes. Il sollicita les conseils d'un de ses fidèles défenseurs et protecteurs, le chef de police lui-même, dont la femme exerçait son métier de maîtresse d'école à l'endroit même où mon père pratiquait le sien. Il examina la question avec minutie avant d'arrêter un plan de match mettant l'accent sur une défensive pointue, c'est-à-dire la «canine». Mon père fit appel à un agent de la Police montée qui s'y connaissait en matière de chiens. Et c'est ainsi que grâce à un hostile et furtif visiteur nocturne Jimmy était entré dans ma vie.

On m'avait mis en garde contre ce bâtard de six ans, mi-berger allemand mi-rien-du-tout. Il était plutôt costaud, bien que court sur pattes. Des filaments irréguliers de roux sillonnaient une toison beige, et un mince trait noir, en forme de *v*, lui enserrait la gorge. Ses yeux fuyants, d'un vert moucheté d'amande, devenaient d'inquiétants poignards pour quiconque osait soutenir son regard. Deux cicatrices étaient apparentes : la première, divisant latéralement son museau en deux parties égales, l'autre, soulignant une entaille sous son jarret gauche. Il avait le grognement facile et ne se gênait pas pour exhiber ses crocs. Bref, il voulait qu'on lui fiche la paix. Chaque marque d'attention et toute présence humaine dans son champ de vision constituaient pour lui une déclaration de guerre. Sa levée de boucliers était immédiate.

Comme de fait, dès ma première apparition, il me laissa entendre que son artillerie lourde était fin prête pour le déclenchement des hostilités. Il était étendu au pied du pommier, sa tête reposant sur sa patte repliée. Il n'avait pas bougé, surtout pas de la queue. Je me demandai même s'il m'avait vu. Tout ce que je savais, c'était que ça grognait pas mal fort dans cette grosse touffe de poils ébouriffés. « Wôw, chien-chien, du calme, là ! » Les crocs jaillirent devant des babines fortement retroussées. À l'évidence, il n'appréciait pas le son de ma voix. Les grognements persistèrent. J'avancais toujours vers lui. Il se redressa, me regarda droit dans les yeux. J'étais à une vingtaine de pieds de lui. Son message était clair : « Tu joues avec ta vie, mon gars ! » « Penses-tu que tu me fais peur ? » que je lui répliquai en ajoutant quelques pas hésitants à mon avancée vers lui. Il s'élança. J'effectuai un rapide mouvement de recul. Sa chaîne me sauva. Un autre trois pieds et j'étais fait. J'ai aussitôt saisi le sens de l'expression « avoir la trouille ». Il paraît que le mot *trouille* vient du néerlandais *drollen*, qui signifie « aller à la selle ». On se comprend ?

En usant de patience et de détermination, j'en vins à apprivoiser Jimmy. Après trois jours de jeûne, il daigna sonder du museau le bol qu'avec un long bâton j'avais réussi à glisser à l'intérieur du

cercle sous son contrôle. Il était temps! Les grognements s'étaient progressivement espacés, leur intensité réduite. Ce matin-là, ma mère avait enduit le pâté du Dr Ballard d'une de ses sauces capables de rehausser la plus fade des recettes. J'utilisai la même manœuvre pour l'eau, la sauce en moins. Je lui parlais à voix basse, avec douceur, comme à un confident : «T'es pas mal beau, toi... Jimmy, je l'aime ce nom-là. J'sais pas pourquoi, mais me semble que ça fait cowboy. J'adore les cowboys... Moi, c'est Rémi, Rémi Vadeboncoeur. Ça sonne pas pire, tu trouves pas? Même si c'est un peu long. On peut être amis si tu veux.»

Et c'est ainsi que, de bol en bol et de babil en babil, Jimmy finit par ranger les armes. Mes monologues lui dégelèrent progressivement la queue et la nuée de mouches qui, jusque-là, avaient eu la vie facile durent dès lors jouer d'astuce pour éviter les taloches de Jimmy. Un certain samedi matin — je me rappelle, personne sauf moi n'était réveillé —, en me levant, je me suis dit : «Ça suffit! C'est aujourd'hui ou jamais!» J'étais décidé à tester le degré de réhabilitation, pour ne pas dire de domestication, de Jimmy. Était-il prêt, ce chien-là, à vivre en société? À se comporter comme un chien bien?

Son repas enfilé, la dixième péripétie de Lassie racontée, j'allongeai lentement un bras vers lui. «Vais-je enfin pouvoir caresser cette tête dure sans avoir à sacrifier quelques doigts en échange?» Ma main devint soudain en proie à une violente crise de tremblote. Je la retirai de la zone menaçante, me rappelant qu'un chien conscient de la peur qu'il suscite est porté à en abuser. Ma main gauche étant demeurée calme et en pleine possession de ses moyens, je repris avec elle mon petit stratagème. Et cela fonctionna. Il ferma les yeux, se laissa caresser la tête. J'y joignis ma deuxième main. Lorsqu'il sortit la langue pour lécher mon bras, je sus que la conquête était complète. Libéré de sa chaîne, Jimmy deviendra vite un complice, un compagnon d'aventures et de jeux pour l'unique maître qu'il acceptera de reconnaître : moi.

Ce survenant à quatre pattes s'apprêtait à radicalement changer sinon ma vie, du moins la perception que l'innocent servant de messe que j'étais à l'époque pouvait avoir des rapports humains. Le saccage de notre potager cessa. La réputation de Jimmy comme féroce bagarreur avait sûrement franchi les frontières de notre petite rue Brousseau. À partir de là, ce fut au pied de mon lit qu'il passa ses nuits, notre famille n'ayant plus besoin de poster à l'extérieur son gardien de sécurité. D'autant plus que la finesse de son ouïe lui aurait fait détecter, même derrière les fenêtres closes de ma chambre, tout mouvement suspect dans les parages. On pouvait dormir sur nos deux oreilles.

\*\*\*

L'école terminée, on s'installait pour deux mois au lac des Deux-Montagnes, à Saint-Placide. Le chalet de deux étages, construit sur pilotis, était à une centaine de pieds du lac. Il était modeste, mais spacieux. On le louait d'un cultivateur, et ce, depuis de nombreuses années. Il était doté d'une large galerie où ma mère aimait s'asseoir pour tricoter, équeuter ses fèves ou simplement admirer le lac. Un œil averti pouvait capter le faible mouvement continu de ses lèvres, manifestation de sa profonde dévotion à saint Joseph, compagnon invisible de ses activités solitaires. Si les prières qu'elle lui adressait avaient pu se monnayer en indulgences, Satan se serait senti énormément seul dans son bled enfumé. Que confiait ma mère à l'époux de la Vierge? Que contenaient ses longs soliloques spirituels? Quelqu'un n'a-t-il pas écrit que la prière est le meilleur moyen d'arriver au repos? Là résidait peut-être la réponse. Car malgré la lourdeur de sa tâche, ma mère était rarement fatiguée.

Le chalet avait quatre chambres, dont trois situées à l'étage que se partageaient les enfants. Une, la plus grande, pour mes frères Luc (vingt-quatre ans), Jean-Marie (vingt-deux ans) et Maurice (dix-neuf ans), une autre pour Sarah (vingt et un ans), la dernière,

pour moi, le benjamin de la famille. En juin, dès la première fin de semaine ensoleillée, les dangers d'inondation passés, le père et ses gars (cette fois-ci, Maurice n'était pas avec nous) prenaient la direction de Saint-Placide pour aller ouvrir le chalet. Ce rituel consistait à aérer la place, chasser araignées et mulots, poser les moustiquaires, brancher le réfrigérateur, tester la pompe à eau. Et, d'abord et avant tout : peindre la chaloupe. Cette responsabilité revenait d'office à Luc, le champion de la minutie. Sous l'étroite surveillance du paternel, il devait s'assurer que ce précieux outil dont dépendait l'activité estivale préférée, pour ne pas dire culte, des Vadeboncoeur, la pêche, soit totalement imperméabilisé. Aucune erreur n'était permise et Luc, avec sa grande virtuosité dans le maniement du pinceau, réussissait à masquer chaque marque suspecte décelée sur l'embarcation.

Je profitais des pauses pour me rendre à la nappe d'eau qui, dès l'arrivée du printemps, se formait près du chalet. Elle fourmillait de têtards, et mes mains fouineuses prenaient un malin plaisir à les débuser sous le tapis de feuilles mortes recouvrant le fond vaseux. Je m'éclatais devant l'affolement de ces nouveau-nés qui fuyaient l'ennemi en jouant à l'autruche. J'aurais aimé que Jimmy soit témoin de mon petit jeu, mais il était resté à Lachine, mon père ayant décrété qu'il n'y avait pas de place pour lui dans l'auto.

Vers la fin de l'après-midi, je mis la main sur une de ces frétilantes petites bêtes et, après avoir apprécié de l'index la douceur de sa peau, en fis le premier appât de ma nouvelle saison de pêche. Elle se démena frénétiquement lorsque l'hameçon la transperça. L'eau du lac était haute, et je m'étais dit qu'il devait bien y avoir un ou deux brochets retardant leur départ vers les profondeurs (pour ce qui était du comportement de la faune aquatique, j'avais le pif).

Sautant de roche en roche, manquant plusieurs fois de me casser la gueule, j'atterris enfin sur celle visée au départ. Le têtard ne bougeait plus. Le parcours en sautillements que je lui avais fait subir l'avait achevé. Je pris mon élan et projetai plomb et appât

au large. Leur plouf sonore au contact de l'eau, une cinquantaine de pieds plus loin, me mérita les applaudissements nourris de mes deux frères.

— Tout un coup, ça, mon Rémi... Un vrai *home run*! me lança Jean-Marie, le Babe Ruth de la famille.

Ce compliment provenant d'un membre de ma famille me toucha. Car chez nous, il n'était pas courant de souligner les réussites d'autrui, à moins de se nommer Maurice Richard, le frère André ou Achille Vadeboncœur. Pourtant, mon père connaissait la Bible sur le bout des doigts — normal pour un maître de chapelle qui passe la moitié de ses jours à l'église, non? — Que de messes chantées, que de sacrements fréquentés pour assimiler et — pourquoi pas? — mettre en pratique les enseignements tirés des Saintes Écritures. Il avait d'ailleurs pris l'habitude de nous en citer des passages, par exemple : « Que l'humilité vous fasse regarder les autres comme étant au-dessus de vous-mêmes. » Hum! Mon père qui s'aventure à prononcer cette consigne de Saint Paul? « C'est écrit dans quelle épître? » poursuivait-il en mâchouillant son cigare. Maurice, infailliblement, répondait : « aux Colossiens ». Ce nom-là avait frappé son imagination. Parce qu'il était fort, notre Maurice, très fort. Ses six pieds quatre pouces de musculature gonflée à bloc en imposaient. Il se sentait donc une affinité avec ces habitants de Colosses, « des géants », se plaisait-il à répéter. Au bout d'un certain temps, son père, le seul vraiment en mesure de le libérer de ses fantasmes, devant son entêtement à redire la même réponse, se lassa et interrompit ses questionnements. L'ancien professeur d'école n'avait nullement le goût d'offrir un cours d'histoire biblique à ce fils qui n'en avait que pour la moto.

Non, Achille Vadeboncœur était avare de compliments et, par conséquent, piètre motivateur. Il avait tendance à faire la sourde oreille aux évangélistes qui prêchaient le respect et à la reconnaissance de son prochain.



Je tournai lentement la tête vers mes frères, m'efforçant de garder l'équilibre sur cette roche boutonneuse, malcommode. Du coin de l'œil, j'aperçus mon père qui s'apprêtait à utiliser, pour la première fois de l'année, notre bécosse toute neuve. En échange d'une légère augmentation de loyer, le propriétaire avait accepté, l'année précédente, de nous débarrasser de notre antique cabine aux besoins; ses fondations étaient chancelantes et elle risquait de s'écrouler sous le derrière, pour ne pas dire les fesses, d'utilisateurs souffrant d'un surpoids excessif. D'ailleurs, durant des années, ma mère eut des sueurs froides à la pensée que tante Adèle puisse nous rendre visite. Quand l'envie nous prenait, on devait marcher, ou courir, une bonne centaine de pieds pour gagner la précieuse petite cabane. Quelques pieds derrière elle, un ruisseaulet avait creusé un fossé pour diriger son eau vers le lac. Il sourdait d'un dépotoir fourre-tout situé à la limite du tas de fumier de la ferme de notre propriétaire.

Celui-ci avait eu le malheur de s'inspirer des couleurs de la France pour peindre notre bécosse : bleu pour le toit, blanc pour les murs, rouge pour la porte. Elle jurait affreusement au milieu de cette nature verdoyante qui l'entourait, et aucun voyageur empruntant la route nationale à un demi-mille de là ne pouvait manquer de la remarquer. Les objections des deux femmes de la maison fusèrent. Ma mère prônait la discrétion (tout sujet en lien avec le bas-ventre la rebutait) tandis que ma sœur, de par sa compétence autoproclamée en matière de peinture abstraite, s'arrachait les cheveux devant cette laideur qu'elle avait qualifiée d'«agressante»... «Non, mais c'est effrayant, cette couleur! Pour une chiotte! fit-elle, moi, ça me constipe». (Ma sœur avait vraiment le sens de la répartie). «Tout le monde va nous voir!» avait renchéri ma mère.

Parents et enfants (étant «trop jeune pour décider», je dus m'abstenir) se prononcèrent par vote secret. Il y eut égalité des voix. Le Président d'élection, Achille Vadeboncœur, ayant un

vote prépondérant, le statu quo l'emporta. Les deux femmes n'acceptèrent pas pour autant la défaite. Un jour, profitant de l'absence de l'équipe adverse, elles décidèrent de passer à l'attaque. Elles jetèrent leur dévolu sur l'unique pot de peinture qu'elles purent dénicher. Quand Achille et ses fils virent, à leur retour, l'allure qu'avait prise le petit bâtiment, ils en demeurèrent un instant figés, ébahis, avant d'éclater de rire. Les hostilités s'arrêtèrent peu après, lorsque Luc se porta volontaire pour peaufiner l'œuvre des deux insoumises. C'est que la nouvelle peinture, un magnifique vert de vessie, comme l'avait précisé Luc sur un ton ironique, n'avait pas réussi à masquer complètement les anciennes couleurs. On aurait dit un vaste gribouillis d'enfant.

Donc, contrairement à mes deux frères, mon père ne m'avait pas vu lancer ma ligne. J'étais déçu que mon exploit n'ait pu être apprécié par le spectateur qui comptait le plus pour moi.

Debout sur ma roche, j'étais à l'affût du moindre indice pouvant signaler la présence d'un prédateur intéressé par mon têtard. Luc terminait sa peinture et Jean-Marie aspergeait généreusement de DDT les jeunes pousses de rhubarbe, de tulipes et de pivoines qui reprenaient vie en bordure du chalet. L'air était bon, le lac endormi.

— Allez, les gars, il faut partir, c'est l'heure, proclama soudainement mon père. Rémi, tu retires ta ligne, O.K. ?

J'actionnai mon moulinet, gardant un ultime espoir que la progression lente de mon alléchant petit submersible puisse soulever l'intérêt d'un gros brochet affamé.

— Tabar... , s'exclama Jean-Marie, qui, redoutant l'ouïe fine du maître de chapelle, n'osa pas compléter son mot.

C'est qu'il l'avait vu, cet assaut violent que ma ligne venait de subir. Elle était sonnée, mais elle releva vite la tête. Après quelques courbettes devant un ennemi invisible, elle poursuivit avec une fougueuse danse de Saint-Guy. Décidément, il y avait là-dessous

un monstre qui se démenait comme un diable dans l'eau bénite. Par un ballet de contorsions dignes d'un équilibriste, je tentai désespérément de m'éviter une baignade. «T'avais l'air d'un chef d'orchestre», me racontera plus tard Luc, en riant. C'est bien pour dire : chacun ses images, selon ses peines et ses amours. Luc adorait la musique classique. L'eau était tellement froide!

— C'est pas un brochet, ça, me cria Luc. On dirait un achigan. Donne du *slack*.

Suivant son conseil, je déroulai la corde. Trop lentement, semblait-il, pour l'énorme achigan qui avait surgi en déchirant la surface de l'eau devant moi. On aurait dit une fusée à tête chercheuse éjectée d'un sous-marin. Il s'immobilisa quelques secondes dans les airs, fit la culbute, envoya promener un cumulus orphelin avec sa queue, plongea dans le champ de vaguelettes produites par sa révolte. Il filait maintenant vers le large, halant une corde qui sifflait son désarroi. J'essayai de la rembobiner. En vain. Derrière moi, on me hurla des conseils pêle-mêle, ce qui ajouta à ma confusion. Je ne savais plus quoi faire, je me sentais perdre le contrôle.

C'est alors que je m'aperçus d'une présence dans l'eau contre ma roche. Ça sentait le cigare. Mon père, à la hâte, m'avait rejoint sur mon perchoir, sans avoir au préalable enlevé ses pantalons. Sa main saisit ma corde et la tira vivement vers lui. «Non, pas ça!» s'objecta Luc, de la berge. Son autre main se mit de la partie tandis que, les deux genoux submergés, il m'ordonnait de jouer au maximum du moulinet pour y enrouler la corde. L'achigan donnait l'impression d'avoir jeté la serviette puisqu'il ne résistait plus à son halage. Jusqu'à ce qu'il pointe son nez hors de l'eau. Était-ce la vue soudaine, en contre-plongée, d'un prédateur humain? Était-ce l'odeur, inhabituelle et répulsive, du cigare? Quoi qu'il en soit, l'exocet d'eau douce sortit de sa torpeur et, en un tournemain, pour ne pas dire en un «tournequeue», décida de faire faux bond aux père et fils qui se retrouvèrent subitement Gros-Jean comme

devant. Le fil avait cédé. La plus belle des prises jamais rêvées par moi s'était échappée, parce qu'un intrus avait tout bousillé en ne se mêlant pas de ses affaires... Ma frustration était grande, ma colère aussi.

— Combien de fois je t'ai dit de mettre rien que de la « cinq livres test » ! me lança mon père.

D'habitude, je me contentais de ravalé quand le blâme lui servait de justification à ses propres maladroites. Cette fois, impossible de me retenir.

— Premièrement, c'est vous (eh oui ! dans les années cinquante, vouvoyer ses parents avait force de loi) qui me l'avez achetée, cette maudite corde. Et puis, même avec une vingt livres test, il serait quand même parti. Luc vous l'a dit qu'il fallait pas tirer ma ligne comme ça.

Ma réplique le surprit, au point de lui faire oublier le cigare que sa nervosité mordillait sans relâche. Ce qui devait arriver arriva : son White Owl bascula dans le lac. Il remonta lentement à la surface, tournoya sur lui-même à quelques reprises avant de s'éloigner. On aurait dit une crotte de chien par enchantement dotée de vie. Je pouffai de rire en me remémorant ces paroles qu'un jour Maurice avait prononcées à la suite de l'atterrissage d'une fiente d'oiseau sur mon épaule : « Rémi, n'oublie pas : s'il y a de la merde, c'est qu'il y a de la vie ! » Un sourire tendre éclairait son visage tandis qu'il effaçait les salissures avec son mouchoir. Mes frères savaient comment s'y prendre pour me conseiller et bâtir ma confiance. Le seul hic : je ne les voyais que très rarement.

Mon père ne pouvait concevoir qu'on puisse s'amuser à ses dépens. Il m'ordonna de regagner « immédiatement » la terre ferme.

— Puis va me chercher un autre têtard !